

LA DERNIÈRE TEMPÊTE

RAGNAR JÓNASSON

LA DERNIÈRE TEMPÊTE

Traduit de l'islandais
par Jean-Christophe Salaün



VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

Ce roman, dernier volet de la trilogie *La Dame de Reykjavík*, relate des événements survenus dix ans avant *L'Île au secret*, le second volet de la trilogie, et vingt-cinq ans avant *La Dame de Reykjavík*, le premier volet. Dans ce livre, l'enquêtrice Hulda Hermannsdóttir a quarante ans.

Titre original : *Mistur*

© Ragnar Jónasson, 2017

Publié avec l'aimable autorisation de la Copenhagen Literary Agency A/S, Copenhague

© Pour la traduction française, Éditions de La Martinière, une marque de la société EDLM, 2021

© 2021, Voir de Près pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-326-1

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Carte de l'Islande



À Kira et Natalia

Les jours s'écoulaient avec lenteur
tandis que les années s'envolaient et moi,
je continuais de te parler dans le vide.

Ólafur Jóhann Ólafsson,
Almanach (2015)

Prologue

Février 1988

Hulda Hermannsdóttir ouvrit les yeux.

La fichue torpeur qui l'enveloppait refusait de se dissiper. Elle aurait voulu dormir toute la journée, même ici, au commissariat, sur cette chaise inconfortable. Heureusement, elle avait son propre bureau où elle pouvait s'isoler, se perdre dans ses pensées ou fermer les paupières un instant. Les dossiers s'empilaient ; elle n'était pas parvenue à se replonger dans une seule affaire depuis son retour de congé, deux semaines auparavant.

Snorri, son supérieur, avait bien remarqué son changement d'attitude, mais il se montrait compréhensif. Elle avait tenu à revenir au travail, ne supportant plus de rester enfermée à la maison avec Jón. Même le paysage extraordinaire de la péninsule d'Álftanes, où ils habitaient,

n'avait plus d'effet sur elle. Elle n'entendait plus le murmure du ressac, ne distinguait plus les étoiles ou les aurores boréales qui illuminaient le ciel. Et c'est à peine si Jón et elle s'adressaient encore la parole. Elle répondait à ses questions occasionnelles mais avait cessé d'amorcer le moindre échange.

Évidemment, les ténèbres hivernales n'arrangeaient rien. C'était la saison la plus froide, la plus sombre. Chaque jour semblait plus sinistre que le précédent et la neige n'avait cessé de tomber durant tout le mois de février. À intervalles réguliers, on apercevait sur la route des voitures abandonnées, et Hulda devait faire preuve d'une prudence accrue pour rejoindre Kópavogur au volant de sa Skoda, malgré les solides pneus cloutés dont le véhicule était équipé.

Pendant quelque temps, elle avait douté de retourner un jour au travail. De sortir à nouveau de la maison, quitter son lit, quitter sa couette. Mais dans la situation actuelle

les choix étaient limités : c'était soit rester chez elle avec Jón, soit travailler du matin au soir, malgré ses difficultés à se concentrer.

Elle passait donc ses journées dans son bureau à ranger documents et rapports, à prétendre les consulter sans réussir à s'en convaincre. La situation s'arrangerait, tôt ou tard. Certes, elle ne surmonterait jamais complètement la culpabilité qui la rongait, mais avec un peu de chance, celle-ci finirait par diminuer. En revanche, sa colère ne faisait que s'intensifier. Jour après jour, elle sentait la fureur et la haine grandir en elle et la dévorer de l'intérieur, sans parvenir à lutter contre. Il fallait qu'elle trouve un moyen d'expulser ces émotions négatives, d'une manière ou d'une autre...

Son téléphone se mit à sonner. Absorbée par ces sombres pensées, Hulda ne réagit pas immédiatement. Ce n'est qu'au bout d'un long moment qu'elle posa les yeux sur l'appareil.

– Allô ?

– Hulda, ici Snorri.

Elle sursauta. Son supérieur ne l'appelait qu'en cas d'urgence. En général, leurs échanges se limitaient aux réunions matinales. Il ne se mêlait pas beaucoup de ses enquêtes.

– Ah, oui, bonjour.

– Tu peux passer me voir ? Je dois te parler de quelque chose.

– J'arrive tout de suite.

Elle raccrocha, se leva et jeta un rapide coup d'œil dans le petit miroir qu'elle gardait dans son sac à main. Bien qu'en proie à un terrible mal-être, elle refusait de montrer le moindre signe de faiblesse au travail. Ses collègues étaient évidemment au courant de la situation, mais sa plus grande crainte était qu'on la renvoie chez elle. Elle avait besoin de s'occuper, c'était le seul moyen de ne pas perdre la raison.

Snorri lui sourit quand elle pénétra dans son bureau spacieux. Percevant de la pitié dans son regard, elle jura en silence.

– Comment te sens-tu, ma Hulda ? demanda-t-il en l'invitant à s'asseoir.

– Ça va, ça va. Compte tenu des circonstances.

– Beaucoup de travail ?

– Oui, pas le temps de m’ennuyer. Je finalise des dossiers de l’année dernière, je ne devrais pas en avoir pour longtemps.

– Tu es sûre que ça va ? Je suis tout à fait prêt à t’accorder un congé supplémentaire, si besoin. Bien sûr, *nous* avons aussi besoin de *toi*, comme tu le sais, mais nous voulons nous assurer que tu es en état de gérer des affaires difficiles.

– Je comprends bien.

– Et tu l’es ?

– Quoi ?

– En état ?

– Oui, mentit-elle, le regardant dans les yeux.

– Bon. On vient de nous confier une nouvelle affaire. J’aimerais que tu t’en charges.

– Ah ?

– Une affaire délicate. Sacrément sinistre, même, ajouta-t-il en fronçant

les sourcils. Homicide probable dans l'Est. Nous devons envoyer quelqu'un sur les lieux immédiatement, et je n'ai personne d'aussi expérimenté que toi sous la main.

Le compliment aurait pu être formulé de manière plus élégante, mais Hulda s'en contenta.

– Je veux bien y aller. Je suis prête, affirmat-elle sans y croire. Où, exactement ?

– Dans une ferme au milieu de nulle part. À vrai dire, j'ai été étonné d'apprendre qu'il y avait des éleveurs dans ce coin.

– Est-ce qu'on connaît l'identité de la victime ?

– De la victime ? Excuse-moi, Hulda, j'aurais dû être plus précis. Il n'y en a pas qu'une. La scène était apparemment assez effroyable, on ne sait pas précisément depuis quand les cadavres gisaient là-bas, sans doute depuis Noël...

Première partie

Deux mois plus tôt –
juste avant Noël 1987